

APRES LA CHUTE

L'EX-PRINCESSE LOUISE DE SAXE A DRESDRE.

PORT-ARTHUR.

La chute de Port-Arthur sous les coups répétés des Japonais, après sept mois de siège, aura peut-être pas sur l'issue de la guerre engagée en Mandchourie une influence bien considérable. Elle ne diminue pas, bien entendu, les chances de victoire finale que possèdent aujourd'hui les Japonais, mais il ne semble pas qu'elle doive les aider beaucoup à vaincre la résistance de l'armée de Kouropatkin.

Il y a quelques jours, l'ex-princesse Louise de Saxe, comtesse de Montignovo, avait sollicité du roi de Saxe, qui fut son mari, la grâce de faire parvenir à ses enfants des cadeaux de Noël. Cette faveur lui fut refusée. On lui interdit même de joindre un souvenir personnel aux présents envoyés par son père, le grand-duc de Toscane, à ses petits-enfants.



LOUISE DE SAXE.

Mais cet incident n'était ébréché. En ville, on ne parlait que de l'arrivée de la princesse. Des accompagnements se formèrent d'où partirent des acclamations de sympathie lorsqu'on la vit traverser la place, accompagnée du commissaire, pour rentrer à l'hôtel.

Pendant ce temps on avait avisé le Roi par téléphone, pour lui demander ses ordres. Il répondit que la comtesse de Montignovo devait immédiatement quitter Dresde, et que la police devrait, si besoin, la conduire jusqu'à la frontière saxonne. Peu après, le préfet de police et le maréchal de la Cour, le général de Grieger, venaient en effet à l'hôtel Bellevue informer la princesse de cette décision. Elle protesta de vive voix, invoqua ses droits de mère, et remit au préfet une lettre pour le Roi. Mais elle s'indigna devant l'ordre d'expulsion et déclara qu'elle partirait à quatre heures. Une garde fut alors installée autour de l'hôtel pour l'empêcher de communiquer avec qui que ce fut.

Ces mesures de rigueur, bien vite connues, augmentèrent en

core le mouvement de sympathie qui, dès la matinée, s'était produit en faveur de la princesse. Une foule sans cesse grandissante s'accumulait sur la place, acclamant les voyageurs et s'acharant les éditions spéciales des journaux.

Ce que voyant, le préfet de police revint à l'hôtel et insista pour que la princesse dévotement quittât Dresde à deux heures et demie pour Leipzig; c'était, il est vrai, un train embusé; on l'invita néanmoins à le prendre. Elle se consentit; mais lorsqu'elle se rendit à la gare dans un landau découvert, les cordons de troupes ne parvinrent pas à arrêter les manifestants qui se pressaient autour de sa voiture et parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de dames. Plusieurs de celles-ci se précipitèrent vers la princesse et lui firent de vives ovations, des cris de: "Vive la Reine!" retentirent, et la police fut impuissante à empêcher la foule d'embrasser les mains de la princesse mena en wagon, saluée par de formidables acclamations.

On dit que la princesse va s'adresser aux tribunaux, afin d'obtenir le droit de voir ses enfants.

La princesse, qui arriva à Leipzig à cinq heures, passa la soirée chez son avocat et se rendit à minuit pour Florence. Les "Dresdner Nachrichten", journal officieux, publient un article extrêmement sévère, rappelant que la princesse a violé ses promesses de ne jamais revenir à Dresde.

De Vienne, on télégraphie que la cour est consternée de cet incident, mais que l'on n'attendait pourtant à un scandale, car l'on savait que la princesse était résolue à voir ses enfants. Elle venait seulement les embrasser et repartir sans que sa présence ait été connue de la population.

EPITHALAME.

Le "Ménéstral" a retrouvé une poésie bien curieuse dont il publie la traduction. C'est la pièce de vers qu'adressa le pré-musicien Peter Cornelius au chef d'orchestre Hans de Bolow, le jour où celui-ci épousa Mlle Cosima Liszt, qui devint plus tard, en seconde nocce, la femme de Richard Wagner. Pour bien entendre ce court poème et en goûter la saveur assez particulière, il est bon de se rappeler qu'au moment où les notes sont dessinées par des lettres de l'alphabet, et que la lettre H, initiale de Hans, représente le "si" naturel, note sensible qui se résonne en U, lettre initiale de Cosima.

"Peter Cornelius à Hans de Bolow à l'occasion de son mariage avec Cosima Liszt (18 août 1857):

"Un H tout envivé de désirs d'amour restait dans la vie sans résolution et aspirait à se résoudre sur la tonique, comme c'est la loi de l'harmonie. Il disait: "Où, je suis bien un peu en détresse; oh! pourquoi ma tonique n'est-elle pas là. O Guide grand-père des notes, toi, moins d'Arzo, qui les baptises, et toi, Cosella, digne mère de la musique, vous qui accordez au si son fa, d'après les règles oh! soyez, favorable à moi, pauvre H, et donnez-moi sa résolution sur la tonique." Mais bientôt, on ne sait comment cela se fit, il arriva qu'un merveilleux C se trouva là. L'H touchait à sa résolution

en C, avec le nom de Cosima. O douce Polyhymnie! O miracle de la musique! Dans les joies et dans les souffrances de l'amour, H se confondit entièrement en C. Il n'y avait guère qu'une famille de musiciens allemands et le poète put se flatter d'être entièrement compris.

LES ETUDIANTS ITALIENS A PARIS.

Le Président de la République a tenu à témoigner une fois de plus sa sympathie à l'égard de la jeunesse italienne en recevant un certain nombre d'étudiants italiens actuellement à Paris.

Il y a quelques jours, M. Quarelli, président de la section italienne de la "Corda Fratres", suivi d'une quarantaine de présidents de sections de cette même association, ainsi que M. Barberis, très distingué président de l'Association universelle de Turin, étaient allés à M. Loubet par M. Zanquar, député, président de la Ligue franco-italienne, ayant à ses côtés M. Delamarque, président de l'Association générale des étudiants de Paris, et ses confrères, M. Léon Boët, secrétaire de la Ligue franco-italienne.

Le Président de la République s'est entretenu familièrement avec les délégués des étudiants italiens. Il leur a rappelé sa visite en Italie et leur a exprimé toute la joie patriotique qu'il avait ressentie de la belle réception qui lui avait été faite par la famille royale et par le peuple italien tout entier. Les étudiants italiens se sont retirés, charmés de l'accueil du Président de la République.

Ils se sont rendus ensuite au ministère de l'Instruction publique, où la délégation, conduite par M. Quarelli, Barberis et Pasquelli, secrétaire général de la section italienne de la "Corda Fratres", fut présentée à M. Chauvié par M. Delamarque et par M. de Ménil, chef de cabinet du ministre qui en avril dernier avait été reçu avec tant de sympathie à Paris par les étudiants italiens.

Le ministre de l'Instruction publique a parlé avec les étudiants de l'italien en artiste qui aime ce pays de l'art. Il a évoqué ses souvenirs de Pise et de Padoue et a assuré ces jeunes gens de tout son dévouement. L'après-midi a été passé par les jeunes gens à Versailles où ils ont rencontré le guide le plus sûr, le plus intelligent et le plus distingué pour leur faire apprécier les merveilles du palais du Grand Roi, M. de Nolhac, l'éminent conservateur.

Les étudiants italiens, au nombre de 250, étaient arrivés à Versailles par train spécial avec une cinquantaine de Français, parmi lesquels M. Emonin, vice-président de l'Association générale des étudiants. Malheureusement, un brocardier épais courait la ville et la rendait un peu triste. Les étudiants s'embourbèrent à point prendre garde. Arrivés au musée, ils furent reçus à l'escalier de marbre par M. de Nolhac et Férat, deux anciens membres de l'École de Rome. Du haut de l'escalier, M. de Nolhac leur adressa en italien une allocution vibrante, citant les beaux vers de Carducci sur Versailles. Il leur rappela les souvenirs communs de l'histoire des deux nations, dont les souvenirs sont conservés dans le musée de

Versailles. Ce discours fut plusieurs fois interrompu par des applaudissements frénétiques. M. Quarelli, président de la délégation italienne, répondit à cette allocution de bienvenue en quelques mots, et se fit applaudir. Puis la visite commença et suivit l'itinéraire ordinaire, avec arrêt particulier aux salles où sont exposées les peintures de Magenta et de Solferino, et où se trouvent réunis les souvenirs de 1859. Les étudiants se répandirent ensuite dans le parc couvert de bruyère, et quelques-uns allèrent à pied visiter les deux Triangles.

À cinq heures et demie, les hôtes étaient rentrés à Paris. Le soir M. Quarelli et quelques-uns de ses collègues de la "Corda Fratres" offrirent un dîner tout à fait intime à quelques-uns de leurs amis français. Il était présidé par M. Frédéric Passy qui avait à sa droite M. Quarelli et à sa gauche M. Delamarque. A l'heure des toasts, M. Frédéric Passy prononça un éloquent discours dans lequel il montra les progrès réalisés par les idées pacifiques. Après lui prirent la parole MM. Quarelli, Barberis et Caspoli.

Puis les étudiants italiens furent entendus, avec de jolies voix, les chansons populaires de leur pays.

PIO CENTRA.

Durant vingt-cinq ans, il fut le héros valet de chambre de Léon XIII. Il vient de mourir à l'improviste à Rome, d'une affection cardiaque à laquelle, sans doute, les émotions violentes qu'il éprouva pendant la dernière maladie de son auguste maître ne furent point étrangères.

Pio Centra était né à Carpi, dans la ville natale de Léon XIII. Au Vatican, il jouissait d'un grand crédit. A la voir dans sa robe violette, avec son visage rasé, sa parole entrecoupée, son geste discret, on se sentait pour un prélat romain. D'ailleurs, même, qui le voyaient pour la première fois, s'y trompaient tout à fait et lui donnaient avec respect du "Monseigneur".

Léon XIII daigna lui témoigner une bienveillante amitié, car il comprenait le dévouement profond, absolu, de son camériste. Lors d'une opération chirurgicale que le souverain Pontife devait subir, Pio Centra ne pouvait, huit jours à l'avance, céder l'angoisse qui lui étreignait le cœur. Il parvenait à se rassurer, si bien que le Pape dut le récompenser avec de bonnes paroles.

Allons courage, Piccino, s'écria Léon XIII, Dieu vous aidera. Mais tu n'assistes pas à l'opération....

Le Mariage d'Alphonse XIII

Si l'on doit en croire les dépêches de Madrid publiées par certains journaux viennois, le voyage que doit faire, en février prochain, le roi Alphonse XIII, à Paris, Londres, Berlin et Vienne, n'aurait pour but que son mariage.

Le correspondant à Vienne de "Standard" dit avoir fait à ce sujet une enquête auprès de certaines personnes de la cour, qui ne seraient pas éloignées de croire la chose possible.

Mais comme le roi d'Espagne ne veut s'unir qu'à une princesse catholique romaine, son choix se limitera aux maisons de Habsbourg, Bourbon, Bragança et

Wittelsbach, qui, toutes, possèdent des princesses en âge d'être mariées.

La préférence serait donnée, dit-on, à une archiduchesse autrichienne, parmi les cousines du roi, fille de l'archiduc Frédéric et de l'archiduchesse Charles de Bragança.

Un Roi Peintre.

L'hôte d'hier de la France, le roi de Portugal, vient d'avoir un honneur que doit bien lui envier l'empereur Guillaume II. La "Gazette des beaux-arts", dans son dernier numéro, consacre toute une monographie aux peintures, gravures et dessins de son valet portugais. Don Carlos, d'origine de famille si sensible artistique, son grand-père, Ferdinand, était très connaisseur; son père, don Luis, qui protégeait les peintres et les musiciens, était lui-même un violoniste dont les diastants de Lisbonne consacraient le souvenir. Don Carlos manifesta, dès l'enfance, une aptitude remarquable au dessin; on lui donna pour maître, J. Fonseca, professeur à l'Académie, qui l'entraîna pendant plusieurs années à un apprentissage des plus laborieux et fit de lui bien mieux qu'un amateur.

Un moindre ouvrage de don Carlos ne recueillait un homme de métier. Le roi de Portugal a obtenu, l'année dernière, une première médaille au Salon de Lisbonne, avec un grand pastel représentant un "Garcier africain". A l'Exposition universelle de 1900, il avait également mérité, sous la signature modesto de Carlos, une haute récompense pour son "Lever des bœufs d'une maraîchère". Le royal artiste cultive tous les genres, paysages, marines, portraits et scènes de Christmas; mais, à la différence de son cousin Guillaume II, il écrit les allégories et les rébus socio-métaphysiques. Et l'on peut dire que son talent, exceptionnel pour un souverain, serait déjà très distingué pour un homme ordinaire.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

Il faisait un temps abominable hier soir et c'est devant une salle peu garnie que les artistes français ont joué "Ma Bru". La si gaie comédie en trois actes de Fabrice Carré et Paul Blandin, MM. Jordan, Charry, Dane et Petitjean étaient très en verve et pleins d'entrain. MM. Roze, Desplais et Chalais ont bien tenu les rôles secondaires. Max Schuller a fait une belle-mère jalouse et soupçonneuse à souhait et Mlle Millières a été une délicieuse et fine jeune femme. Mlle Murger a été très applaudie dans le rôle de la comtesse Lodoiska, ainsi que Mlle Danza dans un petit rôle de servante.

LYRIQUE.

Le succès de la troupe Olympique dans "Said Pacha" se poursuit ininterrompu au Lyrique. A la matinée de demain des portraits-souvenirs de Lottie Kendall seront distribués.

Samedi, "L'Abbé Constantin", comédie en trois actes tirée du roman de Ludovic Halévy par Hector Crémieux et Pierre Decourcelle.

LYRIQUE.

Le succès de la troupe Olympique dans "Said Pacha" se poursuit ininterrompu au Lyrique. A la matinée de demain des portraits-souvenirs de Lottie Kendall seront distribués.

La splendide spectacle de "Ben Hur" au Tulane est bruyamment applaudi à chaque représentation par la foule qui remplit la salle. Il y a matinée demain.

L'excellent programme de la première semaine de l'année attire une foule considérable à l'Opéra. La salle est comble à chaque représentation.

L'Human Spiders, l'émouvant mélodrame que donne le Greenwall cette semaine, obtient un grand succès en matinée comme le soir.

Les ministres de Gorton ont encore fait salle comble hier chez Faranta. Lundi en matinée apparition de la troupe des sœurs Clayton dans un drame de Lim B. Parker, "Utah", et vaudeville.

Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

Abonnements payables d'avance. Pour les Etats-Unis, port compris. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Abonnement hebdomadaire parvenant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris.

Abonnement quotidien parvenant le jour et de 12 ce chaque matin.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

TROISIEME PARTIE

Le Pavillon de Chasse.

—Et où est-il, ton grand-père? —Ah bien! tantôt ici, tantôt

là, c'est un chemin de fer qu'il travaillait.

"Travailler au chemin de fer," cela désigne pour tous les paysans du sud la route et de l'est à l'ouest de France, les travaux de ballastage et de remblayage des voies ferrées, et par conséquent le déplacement contraint et obligatoire des terrassiers.

C'est d'ailleurs un métier dur et fort mal payé, que les ouvriers français abandonnent généralement aux Belges et aux Italiens. Marcel avait appris la chose et le terme à la Hétraie, et il s'en était souvenu.

Les explications du gamin paraissaient simples, plausibles et toutes naturelles. Pour le nom Béchet, il l'avait emprunté sans la moindre hésitation au vieux garde, pensant que celui-ci était trop bon et trop brave homme, pour se refuser à lui laisser porter par lui, dans les conditions terribles où il se trouvait.

A avoir ainsi bâti sa petite histoire de laquelle il ne portait pas, Marcel avait trouvé un autre avantage. Quelques fois, dans la traversée d'un village, au sein d'une maison où il proposait ses balais, il lui était arrivé de rencontrer une paysanne de l'endroit où il avait précédemment passé.

La première fois, il était justement en train de subir les affreuses questions de son acheteuse. Quelle terrible chose pour lui

s'il avait été pris par l'arrivant en flagrant délit de contradiction.

Les femmes passent facilement de la confiance aveugle à la défiance outrée. On aurait pu supposer des choses pires que la vérité elle-même, et le conduire devant l'autorité de maître, ou du garde champêtre, sans qu'il donnât les preuves de sa réelle identité.

En somme, la chance lui souriait énormément, et nul obstacle ne se dressait sur sa route. Au contraire, un talisman semblait le protéger, le gardant du danger quand celui-ci surviait, ou bien, tourner en une chose heureuse, ce qui lui avait d'abord semblé un mal ou un contre-temps.

Ainsi comme il venait se mettre de quitter un petit village pour se diriger vers le Mans, un automobile arrivait derrière lui à toute vitesse, l'obligeant à se jeter de côté, d'un bond, pour ne pas être écrasé.

Malheureusement pour lui, des tas de cailloux destinés à la réparation du chemin, bordaient la route. L'enfant se trouva comme projeté sur les amas de silex, et un de ses pieds à demi-nus dans les sandales anglaises fut blessé à vif par l'arrête aiguë d'une pierre.

La blessure n'était pas grave, cependant elle était assez profonde et quand Marcel voulait se

remettre en marche, le coupure s'ouvrit à chaque pas, en saignant abondamment.

—Diable! il va falloir que je m'arrête ici, et que j'attende, en attendant mon pied, que la chair se reforme un peu.

Il demoura assis au bord d'un talus, le pied enveloppé d'une feuille de bardane qu'il avait cueillie dans l'herbe du talus. Ce retard, apporté à sa marche, l'empêchant d'arriver au Mans de bonne heure, sans d'y "travailler" toute le journée.

Depuis Nantes, il n'avait traversé comme grande ville qu'Angers, où il n'avait pas gagné grand-chose, car c'était été de matin au soir, une pluie fine et presque continue.

Au Mans, il pensait trouver sa revanche. L'autant mieux, qu'il avait dans son havre, une superbe cueillette de morilles, trouvées à la pointe de l'aube dans un petit bois.

Les morilles sont parmi toutes les champignons, une des espèces les plus appréciées, les plus rares; et à ce double point de vue, d'un placement toujours facile.

—Quel ennui pensait-il en contemplant la route blanche.

Elle n'était guère animée, ce matin-là. Depuis plus de vingt minutes qu'il était là, il n'avait vu passer âme qui vive, sauf un chien qui

avait daigné s'approcher de lui pour le flatter, puis était reparti sans vie.

Son pied saignait toujours, malgré l'emplâtre de bardane. —Tant pis, pensa-t-il, je ne peux pas coucher ici.... Une minute encore, et je vais me remettre en route, quand ce serait à cloche-pied.

Il venait de prendre cette décision quand une carriole arriva, traînée par un âne, conduite par une vieille femme et chargée de deux sacs de blé.

La carriole tenant strictement sa droite passa à côté de Marcel.

—Ah! pauvre petit! exclama la paysanne, quoi qu'il t'est arrivé, mon gars?

D'une main encore solide, elle avait arrêté l'âne, et considérait avec effroi et pitié le pied tout rongé de sang du garçonnet.

—C'est un auto, madame.... commença d'expliquer Marcel.

Elle ne le laissa pas achever, exclaimant avec véhémence: —Ah! ben sûr! du moment qu'il y a du malheur, il doit être fait par ces sales machines!

—C'est-il possible que le pauvre monde ne puisse plus marcher sur les routes, sans le risque d'être écrasé par ces inventions de Satan!

—Et le tout laissé derrière naturellement, sans s'occuper de savoir si c'était mort ou vivant!

—Ah! bon! de sielle toute vieille que je suis, ça me reme

rangait volontiers pour le mieux de son entendement, les mots qu'elle ne saisissait qu'à demi. —Alors tu dis que tu es nom Béchet. —Béchet, rectifié doucement Marcel. —Oui, j'entends bien!

—Mais, c'est-y pas que tu serais parent d'un Béchet, de Chasselle, que j'ai connu dans mon temps, quand il passait dans nos villages avec sa voiture de "coissons". —C'était pas comme aujourd'hui où que tout s'en va par le train. —Les "coissons" s'en venaient quérir dans nos fermes, nos poulets, nos dindeons, et toutes nos autres denrées. —Et dans ce Béchet... qu'on appelait chez nous Béchet-le-Cocq, attendu que c'était un gars qui faisait retourner toutes les filles, ce Béchet avait des tas de frères et de sœurs qui s'en sont allés de côté et d'autre. —Peut-être ben que ton grand-père est un de ceux-là, puisque tu l'appelles Béchet. —Béchet! Jean Béchet es-saya de rectifier Marcel. —Eh bien, ce serait qu'tout juste, vu qu'il avait ben, je me rappelle, un cadet qui s'appelait comme tu dis, Jacques Béchet, un beau gars lui aussi, mais moins bien tout de même que son frère et qui s'était engagé... Un bruchement de Josephine entre les bruchards de la carri-